

Vie parallèle ou simple balade onirique ?

AZIZ EL KACIMI ALAOUI *

Mathématicien de métier, Manprasad est aussi passionné de philosophie, de littérature, de poésie, de musique... Il est surtout rêveur ! Ce soir, il est affaissé sur son fauteuil en rotin et semble absent malgré le va et vient incessant d'une vieille mouche à proximité de son visage. Il finit par fermer les yeux harcelés par la bestiole et se laisse aller dans une paisible somnolence. Rêvant à moitié, il déroule le film de sa vie. Mais...toc ! toc ! la porte s'ouvre brusquement. Theta et trois gaillards font irruption dans son salon. Tous portent à la bouche une même question.

- Dis-nous Manprasad, le rêve est-il une vie parallèle ?

L'arrivée en force de ces envahisseurs l'a drôlement agacé et il a été d'abord tenté de réprimander leur effronterie. Mais Theta est l'un de ses meilleurs amis, à qui il permet quelquefois de tels écarts. Il s'abstient donc de le faire et accepte de répondre en toute sérénité.

- Un fragment seulement, je dirais ! Un rêve est juste une juxtaposition aléatoire de séquences infiniment petites de notre vie, et que nous revivons pendant notre sommeil.

- Les rêves, tu en fais beaucoup, toi ?

- Heureusement ! Ils me nourrissent et maintiennent mon équilibre spirituel.

- Voudrais-tu nous raconter un de ceux qui t'ont le plus marqué ?

- Le dernier est assez significatif pour moi. Il est un peu long et en tranches mais je vous le conte.

Super ! il y va. C'est lui qui parle.

- À mes moments perdus, j'écris des textes où je loge tout ce qui traverse mes pensées et mon imaginaire. J'ai toujours souhaité compiler certains d'entre eux dans un petit cahier artisanal, confectionné à la main, un peu courbe par endroits, avec des bordures pas trop nettes et non tranchées à la machine... enfin, tout ce qui montre qu'il a été fabriqué par un humain, ayant pris du temps pour cela et qui y a mis du cœur. Récemment, j'ai pu avoir ce que j'ai imaginé à cet effet : un beau carnet confectionné à la main, bien travaillé, avec une reliure en tissu velouté et une petite ficelle en guise de fermeture pour l'abriter du regard de quelque indiscret. Parfait, me suis-je dit, je vais y mettre d'abord quelques-unes de mes poésies. Hier, tard dans la nuit, je les ai toutes passées en revue pour en trier celles que j'aime le plus. Mais je n'y suis point arrivé, chacune d'elles m'a ramené au moment où je l'ai écrite et ceci m'a remué dans mes souvenirs. Alors j'ai décidé de reporter la tâche à une autre fois et me suis mis dans

mon lit avec tout ce magma en tête. J'ai rêvé...

Je déambulais dans une rue sombre, à moitié dans les vapes, un peu absent de ce qui m'entourait. J'avais sans doute oublié où je devais aller et marchais sans but précis. Je finis par pousser la première porte ouverte que je croisai et me voilà à l'intérieur d'une salle, grande, avec un haut plafond et embaumée d'encens comme si c'était un lieu de culte (mosquée, église, synagogue, temple...). J'étais dans un état faible et vaseux et je n'avais nulle envie de chercher à en savoir plus, je m'étais plutôt obligé à m'asseoir un moment pour me reprendre. Lorsque je me sentis d'aplomb et plus apte à discerner les choses, je me relevai et commençai à tourner, visitant de mes yeux cet espace mystérieux. Chaque recoin était éclairé par une lanterne excepté au fond où la lumière semblait agonisante. Je m'y rendis mais je n'y découvris rien de particulier, ce n'était qu'une petite pièce comme celles qu'on trouve dans les bains maures et dans lesquelles on s'isole pour se laver en toute intimité. Je voulus toutefois assouvir un peu plus ma curiosité et voir distinctement ce qu'il y avait à l'intérieur. Mais dès que je m'y penchai, je fus violemment happé dans un couloir infiniment long et très étroit à tel point que je me crus cheminer dans cette rue de la médina de Fès surnommée par ses habitants «La rue pour un seul». (Deux personnes qui s'y croisent sont obligées de se frotter l'une à l'autre. Si par malchance on a en face un âne transportant quelque marchandise, impérativement on se met au seuil d'une porte pour lui libérer la voie !) Ses murs étaient rugueux et d'un blanc éclatant, une couleur squattant depuis longtemps mon imagination : ainsi étaient blanchies à la chaux (par ma mère elle-même) les maisons de fortune où j'avais vécu avec mes parents et mes frères pendant quelques années de pauvreté et de galère. J'étais prisonnier de cette galerie linéaire de claustrophobie et il m'était impossible d'y faire demi-tour, je ne pouvais que me diriger vers la sortie opposée, ce que je fis avec hâte tellement j'y étouffais. À quelques mètres du bout, j'aperçus

Je sortis du tunnel avec l'espoir de prendre un bain de lumière naturelle et respirer plus fraîchement. Mais ce fut autre chose qui m'attendait dehors.

une vague silhouette venant à ma rencontre ; c'était un vieil homme. Il marchait lentement et quand il fut à trois ou quatre pas de moi, il s'arrêta net, comme pour me laisser le temps de réaliser qu'il était là et d'accepter sa visite. Il frisait les cent ans mais tenait bon. Malgré son âge bien avancé, il avait encore une bonne partie de ses cheveux, complètement blancs et uniformément répartis sur sa tête. Ses paupières tombaient à moitié mais dévoilaient des yeux d'une vive sagesse, celle d'un homme nourri par une longue expérience de la vie. Son visage, comptant par-ci par-là quelques points noirs, était parfaitement rasé et montrait des rides bien marquées. Il était mince, élégamment habillé et dégageait une légère odeur de parfum de fleur d'oranger. Pimpant, le cher pépé, comme s'il allait à une cérémonie à laquelle il tenait à paraître impeccablement présentable. Il me fit penser au jeune homme qui cherche l'âme sœur à la fête d'un mariage et qui s'expose devant les belles invitées encore libres dans l'espoir de faire une touche. Bref, j'avais en face de moi un vieux corps certes, mais beau, d'apparence toujours en possession de ses facultés mentales et ne laissant entrevoir aucun signe de sénilité. Il s'avança vers moi, un paquet à la main ; il l'ouvrit et me tendit son contenu en me disant «Une personne m'a chargé de te remettre ce petit carnet. Mets-y ce qui est cher à ton cœur et garde-le. Viendront des moments où tu auras bonheur à relire ce que tu y auras écrit.» J'acceptai le présent et restai sans mot dire ; quelque chose me tracassait toutefois et il le sentit. Il recula pour se tenir à distance, sans doute pour me signifier qu'il ne voulait rien en savoir, tandis que moi je m'en approchai pour l'observer de près, avec plus d'attention. Je commençai à le fixer de mes yeux écarquillés comme pour lui dire «Tu me caches quelque chose, noble vieillard», ce qui sembla le gêner : il réalisa que j'étais en train de le forcer à briser un mystère. C'était effectivement ce qui se produisit car, brusquement, son regard se figea, une peau fine, tenant lieu de masque, commença à se détacher du haut de son front, fondit petit à petit comme une cire et finit par faire apparaître un portrait familial et que je reconnus vite : celui de mon père. Je n'en crus pas mes yeux pendant quelques instants. «Tu es en vie, toujours en vie ! Et moi qui te croyais mort, parti à jamais !» lui criai-je. Mais cette euphorie et ce bonheur singulier, pro-



Aziz El Kacimi

voqués par ce retour jamais espéré, n'étaient que de courte durée. J'eus l'impression qu'il entendit mes paroles comme des reproches car d'un coup, il prit un air morose et plein de pitié à mon égard, semblant me dire confusément «Désolé mon fils de mon absence, j'y étais forcé.» Il ne voulait (ou ne pouvait) donner aucune explication et disparut comme s'il n'avait jamais été. Je le perdus donc une seconde fois alors qu'il était si proche ! Je tombai dans une solitude sombre et m'en voulais de l'avoir laissé filer. Je ne sus contenir mon émotion, mes joues s'empourprèrent et des larmes chaudes et abondantes me coulèrent des yeux, descendirent le long de mon cou jusqu'à s'infiltrer en dessous de ma chemise ; je les sentais comme à l'intérieur de ma poitrine allant inonder un cœur déjà pénétré de tristesse. Persuadé que je ne pouvais rien faire pour changer quoi que ce soit, je me résignai à oublier et vider les lieux. Mais chaque surprise cédait la place à une suivante. Je sortis du tunnel avec l'espoir de prendre un bain de lumière naturelle et respirer plus fraîchement. Mais ce fut autre chose qui m'attendait dehors : je me retrouvai perché sur un pic très haut, genre phare (d'Alexandrie, avais-je pensé à cet instant) et sans aucun moyen d'en descendre. L'atmosphère était enténébrée et remplie d'air chaud et humide, marin on dirait. Oui, marin car j'étais en fait suspendu dans le vide au-dessus d'une mer houleuse, déchaînée et agitant les blocs d'eau en des vagues gigantesques. Je ne savais que faire et commençai à paniquer. Je ne pus que m'imaginer chutant et me fracassant sur ces gouttelettes monstrueuses, signant ainsi la fin de mon escapade. Mais un rêve est aussi de l'irrationalité bienheureuse : je me surpris accroché au bras d'un homme torse nu, à la peau mate, un chamane ! Il me parlait. Il me disait qu'il pouvait défer les tempêtes les plus impétueuses et braver toutes les intempéries. ➔

Vie parallèle ou simple balade onirique ? (Suite)

Parcours

Deuxième d'une fratrie de quatre garçons, Aziz El Kacimi est né à Azrou, une petite ville du Maroc, coincée entre quelques montages du Moyen Atlas, à presque 1300 mètres d'altitude. Il y a débuté et poursuivi sa scolarité jusqu'au CES. Puis il a été sélectionné pour la quatrième année sciences mathématiques au Lycée Moulay Ismaïl à Meknès ; il y est resté jusqu'à l'obtention du Bac. C'est à l'Université de Lille 1 (France) qu'il a mené toutes ses études supérieures, sanctionnées par l'obtention d'un Doctorat de troisième cycle et ensuite d'un Doctorat d'Etat ès Sciences Mathématiques. Actuellement il est professeur à l'Université de Valenciennes. Ses travaux de recherche portent sur des thèmes variés en topologie algébrique et différentielle, géométrie complexe, systèmes dynamiques... Il a constamment gardé une ouverture vers d'autres directions et s'y investit dès lors qu'il en éprouve un besoin ou simplement qu'il y entrevoit un aspect attractif. Les sujets diversifiés sur lesquels il a fait travailler ses étudiants en thèse en témoignent. Il s'est aussi intéressé à la pédagogie et à la diffusion des mathématiques, plus particulièrement au niveau du secondaire : depuis des années, il intervient régulièrement et fréquemment dans des classes de lycées et collèges (encadrement d'enseignants, conférences, ateliers, spectacles mathématiques...). Ce qui l'a amené à replonger dans certains problèmes de géométrie dite « élémentaire », et qui ne l'est pas souvent comme beaucoup le pensent. (Son père était artisan menuisier, ébéniste et charpentier et c'était auprès de lui qu'il a fait ses premiers pas en géométrie !) Parallèlement à cela, il s'est toujours adonné passionnément à la littérature, la poésie... Et comme il le dit lui-même « *La littérature est à la philosophie ce que sont les exemples aux mathématiques. J'apprends les mathématiques sur des exemples et je comprends mieux la philosophie à travers la littérature.* »



Je le crus et sans raison, autre que sa sagesse supposée et son corps d'athlète laissant penser qu'il était capable de tout, je lui fis aveuglément confiance. Je n'avais pas d'autre choix après tout, c'est grâce à lui que je me tenais immobile en plein air. Mais j'avais hâte de quitter ces hauteurs qui me donnaient du tournis et être sur la terre ferme. Je ne sus comment il devina mes pensées : il empoigna mes deux épaules, les serra fort et, tel un aigle géant, déploya des ailes sorties de nulle part, entama une descente au ralenti et me déposa en douceur sur la surface grise.

Étonnamment, ce n'était plus celle de la mer mais un sol modestement cimenté semblable à ceux que j'avais connus dans les maisons de mon enfance. Je ne pus résister à l'envie de lisser la paume de ma main dessus comme je m'amusais à le faire dans le temps. Et pendant ce court instant, j'avais oublié la compagnie de mon chamane. Quand je m'étais retourné pour le remercier, il n'était plus là, volatilisé, et en même temps l'épisode « la mer en tempête » s'effaça totalement de ma mémoire. Mais je tenais toujours le fameux objet à la main, celui que le mystérieux émissaire (mon père) me livra. L'envie de le découvrir me prit spontanément, ne me doutant guère qu'une autre aventure, pas moins burlesque, allait commencer.

Mon petit carnet avait une couverture noire avec au milieu une peinture sombre, floutée, mais belle et significative. Dès que je l'ouvris pour le feuilleter, j'aperçus un point gris au centre de la première page, semblant être un brin de poussière. Je tendis ma main pour l'attraper et l'évacuer mais au fur et à mesure que je m'en approchais, il s'enfonça de plus en plus dans la feuille en tourbillonnant, me faisant drôlement penser à comment j'expliquais à mes étudiants que dans le plan complexe un point singulier essentiel d'une fonction méromorphe est comme un puits infiniment profond qui absorbe tout ce qui lui est proche. (Ceux qui connaissent le sujet ont sûrement en tête le théorème de Weierstrass qui dit que l'image de tout voisinage d'une singularité essentielle est dense dans le plan complexe. C'est ça rêver les maths !) Et de manière inattendue, il m'apparut tout à coup comme la lettre ω de l'alphabet grec. Puis une petite créature étrange et flasque, horriblement difforme, avec des yeux ronds et une bouche épaissie (on dirait une copie miniature du métamorphosé de Kafka !), venue de je ne sus d'où, s'y positionna et commença à souffler dedans, gonflant ainsi tout le carnet qui finit par prendre la forme d'un tétraèdre régulier. Il se tenait debout au creux de ma main sur l'un de ses sommets et pivotant autour, à la manière d'une toupie en fin de mouvement, et de telle sorte que je pusse voir que sur chacune des quatre faces était écrit, en caractères brillants, un vers, l'ensemble composant le poème suivant :

*Nulle part
Où partir !
Le sommeil est un art,
Sachez dormir !*

Surpris, je lâchai involontairement l'objet qui tomba par terre mais resta intact. Je dirigeai ma main pour le reprendre et quand je fus sur le point de l'avoir, il sauta en l'air, poussa un rire de sorcière et devint un cube. Je tentai à nouveau de l'attraper mais même scénario, il resauta pour m'éviter, commença à se mouvoir dans tous les sens, toujours en riant et, cette fois-ci, son rire était fort et strident à déchirer les tympanes. Il était comme un sale gosse gâté en culottes courtes, se faufilant au milieu des foules et profitant de sa petite taille pour mordre les mollets des grandes personnes. Il s'amusait bien, c'est le moins qu'on puisse dire, dans une extase totale et avait l'air de ne vouloir jamais s'arrêter. Cela dura un petit moment. Soudain, il cessa toute jacquerie, s'effila en corps humain (semblable à une statuette de Giacometti) avec un visage innocent et se mit à exécuter une danse gracieuse comme s'il était sur la scène du Bolchoï. Un spectacle magnifique ! Mais au bout de quelques minutes, il s'essouffla.

Alors il se rétracta, prit une forme géométrique plus compacte et se transforma successivement en octaèdre, dodécaèdre pour finir majestueusement en icosaèdre à facettes brillantes et d'un bleu turquoise comme un précieux diamant d'une beauté rare. Le regard que je portais sur lui changea complètement, je ne le vis plus comme un morveux et m'exclamai « C'est merveilleux ! cette transcendance, ces tribulations, cette fluidité gestuelle, ces mutations esthétiques... ! » J'eus l'impression que mes compliments le touchèrent comme s'il était un être vivant doté de sensibilité. Il décida alors de mettre fin à toutes ses métamorphoses : il s'aplatit en petit rectangle et reprit sa forme initiale de carnet. Celui-ci s'ouvrit instantanément, ses feuilles tournèrent sous l'effet d'une légère brise, s'en détachèrent l'une après l'autre puis s'envolèrent en l'air, chacune vers un point infiniment loin. Quelle magie... ! Malheureusement, toutes les choses prennent fin, surtout les meilleures ; et quelquefois de façon brusque...

Mon émerveillement s'éclipsa rapidement : un vrombissement me fit trembler les oreilles, brisa mon rêve et me réveilla. Quelqu'un faisait démarrer sa voiture sur le parking en bas de l'immeuble juste en-dessous de ma fenêtre et à cette heure si précoce du matin, il était à peu près quatre heures. J'avais le cœur battant et j'étais déçu que le beau spectacle s'écourtât si brutalement... Je ne m'étais ressaisi en revenant dans le monde réel que lorsque j'eus réalisé que mon carnet était toujours bel et bien dans l'endroit et l'état où je l'avais laissé et que j'allais, pour de vrai, y coller mes poésies. Il ne m'échappera plus et aura ainsi le « bel avenir » que lui avait prédit son créateur. Le virtuel diamant bleu ne m'intéressait en aucune manière. (Si ma mère était encore de ce monde et si je lui avais conté ce rêve, elle m'aurait dit en souriant « Khir O Slam a Wouldi ! » (Bien et paix mon fils !) et aurait probablement rajouté « Ce rêve annonce un événement bienheureux que tu croiseras un jour ! »)

On peut donc dire qu'un rêve est presque une vie parallèle, une sorte de ragoût de choses et d'autres, toutes liées à notre vécu : mosquée, église, synagogue, temple, mur blanchi à la chaux... sont des endroits où j'ai souvent été et j'y serais probablement encore (j'espère). Le carnet, qui a généré une bonne partie de mon rêve, je m'en suis occupé juste la veille pour y coller quelques poésies. Quant aux solides de Platon : chez moi, sur ma table de travail, est posée une petite boîte en bois dans laquelle sont rangées ces cinq merveilles géométriques. Je les ai souvent sous les yeux et leurs images semblent collées à mon subconscient. Que j'en rêve de temps à autre, c'est donc un peu normal. Mais pourquoi ce poème ? Je ne suis pas arrivé à comprendre tout de suite. J'ai dû me creuser la mémoire et fouiller un long moment dans mon passé. J'ai fini par trouver. Il y a de cela quelques décennies, j'étais pensionnaire dans un lycée. Certains soirs, juste avant de rejoindre nos boxes respectifs dans le dortoir, des camarades et moi, avions l'habitude de nous mettre en petit cercle pour nous souhaiter mutuellement bonne nuit en chantant les deux derniers vers de ce poème « Le sommeil est un art, sachez dormir ! » Cela nous amusait beaucoup et nous faisait rire.

Voilà ! je n'ai peut-être donné que des bribes de réponse à votre question mais je suis persuadé qu'un rêve est souvent plus beau que la réalité. Bien sûr, je ne peux rien vous prouver. Alors, en guise de conclusion, je vous livre une digression du cœur simple.

Rien ne serait plus beau que de pouvoir voyager dans son passé, farfouiller dans sa jeunesse, retraverser les époques d'insouciance... ! Mais, comme quiconque le sait, ceci est malheureusement impossible : le temps ne chemine que dans un seul sens, celui de l'irréversibilité. Retrouver les années antérieures ne se fait, hélas, que dans la pensée. Ou plutôt dans le rêve, pardieu ! Dans ce monde, il faut simplement se contenter de chercher le meilleur devant soi. Comme disait Sören Kierkegaard « La vie doit être vécue en regardant vers l'avenir, mais elle ne peut être comprise qu'en se retournant vers le passé. »

- Merci Manprasad pour cette merveilleuse parabole ! lui adressa Theta au nom de tous.

La horde de gaillards électrifés à l'arrivée est maintenant docilement subjuguée par ce récit. Quant à Manprasad, il est tout ému comme si ce voyage onirique l'a remis dans une vie antérieure et lui a fait vivre toute une succession de moments intenses. Mais il se ressaisit très vite et met fin à son récit par une tendre confidence.

- Ah ! regarder le passé, je ne cesse de le faire. C'est même devenu un rituel chez moi au grand dam de mes yeux qui larmoient à chaque retour vers le présent. Écoutons ce qu'en dit Hermann Hesse (extrait d'un poème dans Éloge de la vieillesse) :

Le présent, le passé nous semblent bien distants

*Mais les choses oubliées ne sont pas loin,
Les temps merveilleux, le monde d'antan
Sont là, tel un jardin ouvert, sans fin. ■*

* (PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE VALENCIENNES)